

La Besace de Haine

par JEAN FERROU

Tous droits réservés, 1928, par Edouard Garand, 1423-27 rue Ste-Elizabeth, Montréal, où l'on peut se procurer ce volume à 25 sous. Par la Poste: 30 sous.

Feuilleton No. 4

Mais ces lettres F.L. ne pouvaient pas être les initiales d'un autre nom que celui de Lardinet? Mais ces poignards avaient-ils bien été assassinés par le pseudo-baron de Loisel? En se basant sur cette hypothèse, comme Jean Vaucourt le pensa plus tard, on était porté à croire que le père Vaucourt avait été assassiné par le pseudo-baron de Loisel, et non par Bigot, le capitaine des gardes avait d'abord suspecté. Mais Lardinet avait-il réellement assassiné le père Vaucourt? Non... puisque les Lardinet avaient trouvé le père Vaucourt mort dans son logis, alors qu'il avait trouvé ce logis occupé par un garde pendu avec une corde au cou à l'une des poutres du plafond. Mais qui donc, alors, avait poignardé le père du capitaine des gardes? C'est ce que nous apprendra probablement la suite de ce récit.

Quant à Jean Vaucourt, il avait tenu à conserver comme souvenir également ces deux poignards marqués aux lettres F.L.

Tout allait donc pour le mieux, et Jean Vaucourt et sa jeune femme croyaient vivre dans un paradis, lorsque les opérations militaires, qui avaient été interrompues durant l'hiver de 1757, reprirent plus actives au printemps suivant. A la fin de l'hiver la nouvelle s'était répandue dans la Nouvelle-France que l'Angleterre, au cours de la saison prochaine, allait lancer contre elle des armées nombreuses et des flottes formidables. Aussi tous les bras jeunes et forts avaient-ils été requis, et Jean Vaucourt n'avait pas voulu de meurer en arrière.

Puis deux mois s'étaient écoulés sans qu'Héloïse eût aucune nouvelle de son mari. Elle vivait dans une inquiétude perpétuelle et ne cessait de prier Dieu de protéger le père de son enfant. Il est vrai que son inquiétude était un peu tempérée par la présence du père Croquequin, qui faisait tous les efforts pour rassurer la jeune femme.

Par une nuit du mois de juillet, une nuit paisible et claire, le heurt de la porte d'entrée résonna pour la première fois depuis le départ de Jean Vaucourt.

Héloïse s'était retirée depuis longtemps dans sa chambre, avec son enfant. Seul dans le salon, le père Croquequin gémait dans une profonde bergerie; il s'était endormi là en jouant de la viole.

Il n'entendit pas le heurt de la porte, bien qu'il eût retenti deux fois. Ce fut la voix de la jeune femme qui le tira de son sommeil. Il s'éveilla en sursaut au moment où le heurt retentissait pour la troisième fois.

Il se leva en frottant ses paupières et en titubant, prit le bougeoir qui continuait de brûler sur un guéridon et se dirigea vers le vestibule. —Qui va là? demanda-t-il, ne voulant pas ouvrir sans savoir à qui il avait affaire.

—C'est un message pour Madame Vaucourt! répondit une voix inconnue.

De suite le père Croquequin pensa que c'était une lettre venant du capitaine. Vivement il enleva les barres, tira les verrous et ouvrit la porte.

A la seconde même un souffle éteignait la flamme de son bougeoir et avant qu'il eût eu le temps de pousser un cri, il était saisi, bâillonné et garotté. Il n'avait entré, vu que des ombres humaines enveloppées de manteaux noirs à capuchons. Quand il eut été mis à nu, il était de nuit, il fut jeté sous un divan. Alors l'un des intrus alluma une lanterne. Il y avait là six hommes dont il était difficile de reconnaître les traits du visage. Pour tant l'un d'eux, qui venait de recevoir le bougeoir de l'ancien maître,

diant et de l'allumer, pouvait, à la lueur de la bougie qui éclairait sa face, être reconnu facilement: et si Jean Vaucourt eût été là, ou si Marguerite de Loisel fût subitement entrée, elle n'aurait pas manqué de reconnaître le vicomte de Loys.

Lui, commanda à deux hommes de demeurer en faction dans le vestibule, et, accompagné de trois autres dont l'un portait la lanterne, il pénétra dans le salon.

Toute cette scène s'était passée sans bruit, ou du moins elle s'était faite avec si peu de bruit qu'Héloïse, de sa chambre, n'avait pu entendre.

Lorsque de Loys et ses hommes entrèrent dans le salon, ils entendirent la voix de la jeune femme qui demandait de sa chambre un peu retirée: —Eh bien! qu'est-ce, père Croquequin?

Le vicomte se pencha vers ses trois compagnons et murmura: —Vous avez entendu? Elle est là dans une chambre. Il faut vous en emparer, elle et son enfant, mais sans trop faire de bruit. Surtout en péchez-la de crier, il ne faut pas que les voisins se doutent le moins du monde de ce qui se passe ici. Allez!

Les trois hommes s'éloignèrent vers cette partie de la maison d'où était venue la voix d'Héloïse.

Un peu inquiète de ne pas entendre la voix du père Croquequin lui répondre, et aussi du grand silence qui régnait dans la maison, la jeune femme s'était levée pour s'habiller à la hâte. Elle n'avait pas même pris le temps d'allumer son bougeoir, et elle allait sortir de sa chambre, lorsque sa porte fut ouverte. A la lueur blafarde d'une lanterne elle vit trois hommes entrer. Elle fut si surprise qu'elle ne songea pas à crier ou à jeter un appel au secours.

Mais instinctivement elle se plaça devant le berceau de l'enfant, en criant: —Laissez-moi passer! L'homme qui la portait la déposa sur un siège comme pour se reposer de l'effort accompli; la couverture enveloppant la jeune femme s'était dérangée de sorte que son visage se montra au vicomte. Celui-ci, par habitude d'une société dite «police», échappa ces paroles de courtoisie qui sonnaient étrangement devant cet acte de banditisme: —Madame, dit-il, en s'inclinant, vous me pardonnez cette visite, qu'on s'est permis à votre égard, mais elle a été jugée nécessaire et pour votre bien et pour votre honneur. Soyez assurée qu'il ne vous sera fait aucun mal et que là où vous serez conduite on aura pour vous tous les égards possibles.

Fortement bâillonnée qu'elle était, Héloïse ne put répondre à ces paroles de fausse politesse; mais elle

voleur, mais je pense que j'ai le droit de reprendre ma Besace d'Amour! La Besace d'Amour!... Suis-je fou! N'est-elle pas plus justement La Besace de Haine?... Eh bien! oui, je la baptise à présent La Besace de Haine!... Car je la hais cette Besace! car je hais ce Mau-

bertin qui a épousé, cette fille, ce roturier qu'est Vaucourt. Oui, je hais cette Héloïse et pourtant, chose singulière, il me semble... oui, il me semble depuis un moment que je vais l'aimer!... Monsieur l'intendant m'avait dit de la prendre, et alors je l'aurais prise sans trop savoir pourquoi! Et maintenant, oui, maintenant je vais la prendre, il me semble, pour l'aimer!... Mais alors cette besace serait encore la Besace d'Amour?

Non, non, cela ne se peut pas! En dépit de l'amour qui va naître, il y reste de la haine dans ce cœur qui bat en moi, il y en restera toujours! Je hais, oui, je hais quelque chose, oui, je hais et je sais quoi! Allons! viens Besace de Haine, achève-t-il en riant, je te mets à mon dos, je t'emporte, Besace, quel que tu sois, quel que tu sois! Je t'emporte même si tu portes la haine dans tes flancs!

Et ricanant, un peu fou — fou de haine peut-être, et peut-être ivre de vengeance! — de Loys avait jeté la besace sur son dos. Mais il n'avait pas vu non plus les deux poignards plus bas. Comme d'aurait-il pu les voir! La Besace d'Amour, ou plutôt La Besace de Haine l'avait fasciné!

A l'instant où il remettait le siège dont il s'était servi pour décrocher la Besace, ses trois complices revenaient avec Héloïse et l'enfant. L'homme qui la portait la déposa sur un siège comme pour se reposer de l'effort accompli; la couverture enveloppant la jeune femme s'était dérangée de sorte que son visage se montra au vicomte. Celui-ci, par habitude d'une société dite «police», échappa ces paroles de courtoisie qui sonnaient étrangement devant cet acte de banditisme: —Madame, dit-il, en s'inclinant, vous me pardonnez cette visite, qu'on s'est permis à votre égard, mais elle a été jugée nécessaire et pour votre bien et pour votre honneur. Soyez assurée qu'il ne vous sera fait aucun mal et que là où vous serez conduite on aura pour vous tous les égards possibles.

Fortement bâillonnée qu'elle était, Héloïse ne put répondre à ces paroles de fausse politesse; mais elle

décocha au vicomte, qu'elle avait reconnu de suite, un regard si méprisant que le jeune gentilhomme en rougit.

Il se tourna immédiatement vers ses complices et commanda: —Gagnez la voiture, mes braves et conduisez madame où vous savez! La jeune femme fut enveloppée de nouveau dans la couverture, reprise par celui qui en avait charge et emportée hors de la maison et sur la rue, à quelques verges plus loin, où stationnait une berline attelée de deux chevaux que maintenait un cocher également enveloppé d'un manteau à capuchon.

Les trois hommes montèrent dans la voiture avec la femme et l'enfant de Loys referma la portière et fit un signe au cocher. L'instant d'après la berline roulait en cahotant sur le pavé inégal.

Lorsque la voiture revint à la maison où étaient demeurés ses deux autres complices, ou, pour parler plus justement, ses deux autres séides.

On entendait, de sous le divan, le père Croquequin gémir.

Le vicomte ordonna à ses hommes de retirer le vieux de là et de lui rendre sa liberté. Mais avant que le père Croquequin eût pu reconnaître le vicomte, celui-ci avait soufflé le bougeoir. Puis il dit sur un ton sévère: —Vieux, quand nous serons partis, verrouille ta porte tout aussi prudemment qu'elle l'était quand nous sommes venus, et ne sors pas de ces murs. Et, si tu sors, veille bien sur ta langue; car si j'entends que cette chose a été ébruitée, je comprendrais que tu as parlé et je te tiendrais responsable de cette indiscrétion. Alors, et je te prie de m'en croire, ta peau ne vaudrait pas même la peau d'un chien. Bonne nuit.

Le vicomte et ses hommes s'en allèrent.

Pendant ce temps la voiture emportant Héloïse et son enfant avait gagné la Porte du Palais et elle avait pris à travers le faubourg Saint-Roch, qu'elle avait dépassé, et elle était allée s'arrêter après une demi-heure de marche devant la grille d'une belle maison gâtée, à quelques pas de la Rivière St-Charles.

Il y avait là cinq ou six belles demeures, entourées de jardins et de parcs, et bâties sur une large et courte avenue débouchant sur les rives de la rivière d'un côté et de l'autre sur le chemin qui conduisait à l'Hôpital général. L'une d'elles, la plus belle et la plus somptueuse, véritable château de grand seigneur,

était située près de la rivière, et elle était la propriété de l'intendant Bigot qui y venait de temps en temps donner quelque grande fête. Les autres appartenaient à des bourgeois de la ville qui y venaient passer quelques semaines de la belle saison, et parmi ces bourgeois, M. Pierrelieu.

Or la berline portant Héloïse s'était arrêtée devant la demeure de M. Pierrelieu qui, accompagné de sa fille, s'approcha de la portière.

—Ah! madame, s'écria M. Pierrelieu avec une hypocrite pitié, j'éprouve beaucoup de chagrin à vous recevoir en de telles circonstances, et j'espère bien que vous ne nous en tiendrez pas compte. Plus tard, vous comprendrez que c'était nécessaire pour protéger la vie même du capitaine Vaucourt. Soyez la bienvenue!

M. Pierrelieu s'était simplement incliné devant la jeune femme.

Héloïse qu'on avait rendue libre de ses mouvements quelques minutes avant d'arriver la maison du négociant, voulut répondre aux paroles de M. Pierrelieu: mais de suite une grande angoisse la saisit à la gorge en entendant le roulement rapide de la berline qui reprenait la route de la cité.

—Mon enfant, mon enfant... qu'en fait-on?

Un terrible pressentiment la frappa au cœur. M. Pierrelieu allait essayer de la rassurer par quelque mensonge, quand la femme perdit tout à coup l'équilibre. Elle s'évanouit dans les bras de M. Pierrelieu qui s'était porté à son appui.

La berline roulait vers la cité où elle emportait l'enfant d'Héloïse et de Jean Vaucourt. Lorsqu'elle eut traversé de nouveau le faubourg Saint-Roch, elle passa tout droit de van la Porte du Palais, tourna le cap et s'engagea dans les ruelles sombres et malpropres qui s'entre-mêlaient au pied de la falaise. Puis elle passa au travers de blocques et de masures pour s'arrêter devant l'un de ces taudis, qui semblaient s'aplatir et ramper sous le Port Saint-Louis qui le dominait.

L'un des hommes ou séides du vicomte de Loys descendit de la berline avec l'enfant toujours endormi et franchement dans la porte basse et étroite.

—Qui est là? demanda une voix quelque peu éraillée de l'intérieur de la maison.

—C'est l'enfant dont vous avez accepté la charge, répondit l'homme.

—Bien, bien, j'ouvre.

— A Suivre —

SA CONVALESCENCE FUT COURTE, GRÂCE AUX PILULES ROUGES

Pour abréger la convalescence après la naissance d'un enfant ou après toute autre maladie, chez les femmes, les PILULES ROUGES sont d'une grande nécessité. Mme J.-D. DeRepentigny le déclare solennellement devant notaire:

"Je, soussignée, Dame Joseph-Delphis DeRepentigny, de la Cité de Montréal, déclare solennellement ce qui suit: "J'étais faible depuis longtemps, mais mon état devint plus lamentable avant la naissance de mon avant-dernier bébé. J'éprouvai alors une grande faiblesse et j'ai fait de la neurasthénie pendant plusieurs semaines; mes nerfs étaient malades: j'ai passé bien des nuits sans dormir. Le matin, je me levais fatiguée, le plus léger travail de maison me faisait défaillir. Je ne pouvais manger comme il l'aurait fallu parce que mon estomac était tout à l'envers. Après la naissance de cet enfant, j'ai commencé à prendre les PILULES ROUGES. Tout de suite, j'ai pris du mieux: mes forces augmentaient, je passais de bonnes nuits et je pouvais travailler sans trop de fatigue. Après la naissance de mon dernier enfant, je n'ai pas hésité à faire de nouveau usage des PILULES ROUGES: cette fois, encore, les résultats ont été merveilleux. J'ai donc pris les PILULES ROUGES après la naissance de mes deux enfants et c'est ce que toute femme devrait faire. Maintenant, quand je me sens surmenée, je n'attends pas d'être rendue à bout: je prends des PILULES ROUGES. Après l'emploi d'une seule boîte, je sens un renouveau. Je recommande fortement les PILULES ROUGES à toutes les femmes qui éprouvent les mêmes maux que j'ai éprouvés."

(Signé)—Mme J.-D. DeRepentigny.

Declaré devant moi, ce vingt et un août, mil neuf cent trente-trois.

(Signé)—R.-T. Beaudoin, N.P.

Les PILULES ROUGES sont employées par les femmes avec grand succès depuis 40 ans dans les cas de:

FAIBLEUR
FAIBLESSE
MANQUE D'APPETIT

FATIGUES ANORMALES
NERVOUSITE
DOULEURS DE DOS, DE REINS,

PERIODES DOULOUREUSES
IRRÉGULARITES
TROUBLES INTERNES,
ESSENTIELLEMENT FEMININS.

symptômes ou conséquences de l'ANÉMIE.

EXIGEZ TOUJOURS les PILULES ROUGES, partout ou par la poste: 50c la boîte ou \$, \$1.25.

PILULES ROUGES

pour les Femmes Faibles et Fatiguées.

Che Chimique FRANCO Américaine 1446, 1570, rue St-Denis, Montréal.

